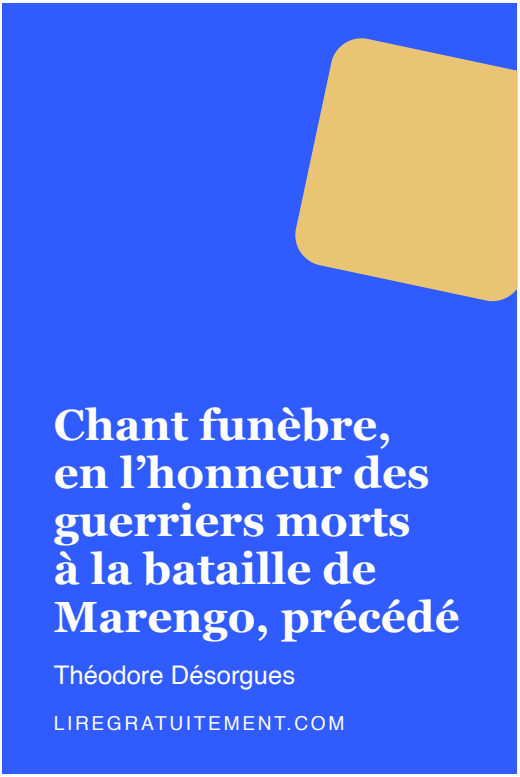


Chant funèbre, en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo, précédé d'autres essais lyriques

Théodore Désorgues

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Hymne à la Fraternité

NOUS avons chanté la victoire,
À nos cœurs donnons un moment :
Quittons les scènes de la gloire,
Pour les plaisirs du sentiment.
Des rois, par nos faits héroïques,
Forçons les coupables remparts ;
Et par nos vertus domestiques,
Justifions nos étendarts.

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes
Plaçons la simple égalité ;
Jamais on ne goûta de fêtes,
Sans la douce fraternité.
Interprête de la nature,
Elle vient unir les humains.
Sa nudité fait sa parure,
L'olivier seul arme ses mains.
Sans être ému quel cœur farouche
La verrait marcher vers ces lieux,
Le baiser de paix sur la bouche,
Et le sourire dans les yeux ?

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes, etc.
Le souffle embaumé du Zéphyre,
L'eau qui murmure au fond des bois,
Les accords touchans de la lyre,
N'ont pas la douceur de sa voix.
Mars lui-même, épris de ses charmes,
Dételle ses sanglans coursiers ;
Il soupire et de douces larmes
S'échappent de ses yeux guerriers.

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes, etc.
L'ambition, le fanatisme,
L'orgueil qui rampe dans les cours,
Tous les monstres du despotisme,
Implorent en vain ses secours.
Tu fuis, Nymphe auguste et chérie,

Les rois et les flatteurs des rois,
Tu n'écoutes que la patrie,
Et tu l'affermis par tes lois.

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes, etc.
Quand sous les tentes de Bellone,
Tu t'assieds parmi les soldats,
De l'heureuse Lacédémone,
Tu réalises les repas.
Comme les périls de la guerre,
Partageant leur joyeux festin,
Ils boivent dans le même verre,
Et l'ambroisie est dans ta main.

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes, etc.
Les arts t'invoquent à la ville,
Tu charmes les travaux des champs.
Et des Dieux, par un luxe utile,
Tu légitimes les présens.
L'or versé par un roi perfide,
Est un poison contagieux,
Offert par le juste Aristide,
C'est un parfum qui monte aux Cieux.

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes, etc.
Chaste sœur de la Bienfaisance,
Tu répands tes dons en secret ;
Ah ! montre à la Reconnaissance
La main qui glissa le bienfait.
Sa vertu peut servir d'exemple ;
Mais non, le juste est sans orgueil ;
L'homme qui te bâtit un temple,
Ne met pas son nom sur le seuil.

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes, etc.
Vous, de Plutus geoliers avides,
Au nom de la Fraternité,
Prêtez-lui ces ailes rapides,
Qu'il reçoit de la vanité.
Bienfaiteurs de la race humaine,
Le pauvre bénit vos moissons,

C’est agrandir votre domaine
Que de multiplier vos dons.

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes, etc.
Plantez pour votre voisinage,
Ornez ce vallon d’un berceau ;
Sous la fraîcheur de cet ombrage,
Faites jaillir un clair ruisseau.
En siège façonnez ce marbre,
Le voyageur va vous bénir,
Pourra-t-il s’asseoir sous cet arbre,
Sans vous donner un souvenir ?

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes, etc.
Que le père, avec sa famille,
Vous mêle à l’hymne du matin !
De ce vieillard dotez la fille,
Donnez un champ à l’orphelin :
Que le besoin, de votre porte
Lève en souriant le marteau,
Qu’à votre mort chacun vous porte,
Et vous pleure sur le tombeau !

CHŒUR.

Parmi nos plus belles conquêtes
Plaçons la simple égalité ;
Jamais on ne goûta de fêtes,
Sans la douce fraternité.

Ode sur les honneurs de l’Immortalité

QUAND des héros des Thermopyles,
La Grèce éleva le cercueil,
Par des honneurs vains et serviles,
Elle ne souilla point leur deuil.
Sur une modeste colonne,
Des héros de Lacédémone,
Elle grava le dévouement,
Et leurs noms cachés à l’histoire,
En se dérobant à la gloire,
Agrandirent ce monument.
Par cet exemple magnanime,

Apprenons à servir l'état,
Et par un abandon sublime,
Obtenons un solide éclat.
Que nous importent ces hommages
Que le vol inconstant des âges
Dérobe en sa rapidité ?
Des lois fondons l'idolâtrie,
Et le salut de la patrie
Sera notre immortalité.

D'un éphémère apothéose,
Redoutons l'éclat imposteur.
Du Temple où Voltaire repose,
Est-ce à nous d'avilir l'honneur ?
Dans son enceinte violés,
À peine de son mausolée
Marat eût chassé Mirabeau,
Que l'auteur immortel d'Émile,
Purifiant ce noble asile,
Vint l'arracher de son tombeau.
C'est au teins, juge incorruptible,
À nous ouvrir l'auguste seuil,
C'est lui dont la voix inflexible,
Doit interroger le cercueil.
Son tribunal juste et sévère,
Des vains, caprices du vulgaire,
Venge l'affront de Metellus,
Et bravant un éclat frivole,
De la roche du Capitole,
Il précipite Manlius.
C'est ce vieillard irréprochable,
Appui de la chaste Pallas,
Dont la justice infatigable.
Atteignit le tyran d'Arras.
C'est lui, qui vengeant le génie,
Des projets de la tyrannie
Affranchit l'empire des arts,
Et des yeux d'un fourbe homicide,
Arracha le masque perfide,
Qui le voilait à nos regards.

Comme au tronc d'un chêne robuste
Enlaçant ses bras tortueux,
S'élève en rampant un arbuste,
Qui l'enveloppe de ses nœuds ;
Ce lâche et ténébreux reptile,
Attachant son orgueil servile

Au chêne de la liberté,
Surmonta ses rameaux sublimes,
Et du luxe affreux de ses crimes
Menaça leur fécondité.
Quel monstre avec plus d'artifice
Cacha ses obliques projets ?
Ô nuit, de ses fureurs complice,
Que tu révélas de forfaits !
Fille puissante des ténèbres,
La terreur à ses cris funèbres
Mêle les accens de l'airain ;
Et dictant ses décrets sinistres,
Elle déchaîne ses ministres
Contre le peuple souverain.
Réveillons-nous : de sa furie
Arrêtons le coupable essor ;
Entre un rebelle et la patrie
Pouvons-nous balancer encor ?
Parlez, favoris de Bellone,
Aux champs de Fleurus et d'Argone,
Pour lui lanciez-vous le trépas ?
Et vous, enfans de Polymnie,
Pour consacrer sa tyrannie,
Chantiez-vous l'hymne des combats ?

Pour des crimes imaginaires,
Ainsi la hache de Thémis,
Frappa la vieillesse des pères
Sur la jeunesse de leurs fils.
Ainsi l'épouse infortunée,
Avec le fruit de l'hymenée,
Périt en pleurant son époux ;
Et de sa dépouille opulente
Grossit la fortune sanglante
D'un tyran avide et jaloux.
Accourez, ombres éplorées,
Triomphez de ses attentats,
Et de vos mains désespérées
Signez l'arrêt de son trépas ;
Némésis pour punir ses crimes,
Le traîne au char de ses victimes,
Et vous rappelle des tombeaux ;
Armez-vous de tous vos supplices,
Et l'immolant sur ses complices,
Repaissez-vous de ses lambeaux.
C'en est fait, d'un monstre farouche

Le glaive a puni la fureur ;
La liberté fut dans sa bouche,
Le despotisme dans son cœur.
Des lois ! Ô suprême puissance !
Il voulut asservir la France,
De ses complots quel est le fruit ?
Ils viennent à peine de naître,
L'aurore les voit disparaître
Avec les ombres de la nuit.

Triomphe humanité chérie
Dans nos murs ramène la paix ;
Et que l'autel de la patrie
Soit raffermi par tes bienfaits !
Nous, apprenons par cet exemple
À ne point profaner le temple
De l'auguste Immortalité,
Différons la reconnaissance,
Et d'une utile méfiance
Environnons la Liberté.

La consolation des Muses

COMME on voit ces oiseaux funèbres,
Messagers plaintifs du destin,
S'envoler avec les ténèbres,
Au premier rayon du matin ;
Ainsi la pénible indigence,
La crainte, le deuil, la souffrance,
S'éloignent au flambeau des vers ;
Et du Styx l'agile courrière,
Suspendant sa faulx meurtrière,
Até leur cède l'Univers.

De l'enfance aimables nourrices,
Les Muses recueillent ses pleurs ;
De l'homme augustes bienfaitrices,
Elles soulagent ses malheurs ;
Et lorsque son ferme courage,
Sous le poids accablant de l'âge,
Succombé après de longs combats,
Calmant son ombre désolée,
Elles parent son mausolée,
Et le dérobent au trépas.
Ah ! si des Nymphes d'Aonie

Le tems raffermit le pouvoir,
Avec ton luth, Ô ! Polymnie,
Quel péril peut nous émouvoir ?
L'âge même le plus débile,
Soutient d'un regard immobile,
L'orgueil des brigands irrités ;
Il brave l'ingrate fortune,
Les monstres béans de Neptune
Et les poignards ensanglantés.
Dans la fleur de l'adolescence,
Voyez ce chantre voyageur ;
Sans alarme, sans méfiance,
Des mers il contemple l'horreur.
Entouré de nochers avides,
Il oppose à leurs coups perfides,
La lyre et la voix d'Amphyon.
Brigands, que l'or barbare irrite,
Laissez au dauphin d'Amphytrite,
L'honneur de sauver Arion.

La mer à sa voix éplorée,
Entr'ouvre ses flots frémissans ;
Accourez filles de Nérée,
C'est vous qu'appellent ses accens.
Venez, secondant son audace,
Guidez cet enfant du Parnasse,
Dans votre asile redouté.
Là, dans les bras d'une Déesse,
Brillant de vers et de jeunesse,
Qu'il puise l'immortalité !
Si la naïve adolescence,
Est sous l'appui des chastes Sœurs,
L'homme, dans sa seconde enfance,
Éprouve leurs soins protecteurs.
Quand le monde en sa folle ivresse,
Déserte la triste vieillesse
Elles visitent ses foyers ;
Et leur puissance tutélaire,
Venge l'auguste caractère,
D'un front blanchi sous leurs lauriers.
Quoi ! l'on traîne à l'Aréopage
Ce vieillard confident des Dieux !
Quoi ! Sophocle honneur de son âge,
Flétri par ses fils odieux !
Sa fille même l'abandonne !
Muses, servez-lui d'Antigone,

Rallume, Œdipe, ton flambeau ;
Par ton exemple, aux Eumenides,
Il livre ses enfans perfides,
Et descend vainqueur au tombeau.

Il meurt : la Grèce au loin rejette
L'opprobre vivant de ses fils :
Traîtres ! le père et le poète
Appellent sur vous Némésis.
Que tes enfans, divin Sophocle,
De Polynice et d'Étéocle,
Éprouvent l'horrible destin ;
Et sur ta cendre vengeresse,
Puissent-ils, calmant le Permesse,
Tomber en se perçant le sein !
Malheur à la voix qui blasphême
Le Pinde et ses dons immortels !
Malheur ! sur une Muse même,
Les Muses vengent leurs autels.
Vainqueur des fers de sa patrie,
Alcée, en son ame attendrie,
Ne peut vaincre des feux cruels :
Il porte aux neuf Sœurs son injure ;
Et dénonçant une parjure,
Il pleure au pied de leurs autels.
Il pleure, et son ingrate amante
Le front de roses couronné,
Sapho, qu'un vain désir tourmente,
Chante un amour désordonné.
Tu périras, femme insensée,
Tu dédaignas le grand Alcée,
De Phaon subis les refus :
Les Dieux désenchantent ta lyre,
Et Leucade par ton délire,
Venge Polymnie et Vénus.

Que ce grand et terrible exemple,
Calme le courroux des neuf Sœurs !
Courons, courons orner leur temple,
Loin, loin leurs ingrats oppresseurs !
Ah ! si pour la beauté d'Hélène
Priam, sous le fer de Mycène,
Vit tomber ses divins remparts,
Que Pallas force de murailles,
Et qu'elle enfante de batailles
Pour la cause du dieu des Arts !
Quoi ! ces murs enfans de la lyre,

La ville même d'Apollon,
Thèbe insultant à son empire,
Flétrit son nouvel Amphion !
Armez-vous, Nymphes du Permesse,
Apollon soulève la Grèce
Contre ces murs séditieux ;
Et par des honneurs légitimes,
Il relève les vers sublimes,
De son chantre rival des Dieux.
Ô ! combien de riches guirlandes
De Pindare ornent les autels !
Delphes lui cède ses offrandes,
Pan redit ses chants immortels ;
Les rois, les peuples de la terre,
À son nom calmant leur tonnerre,
Honorent sa postérité ;
Et sa demeure protégée,
Debout, dans Thèbe saccagée,
Me dit : là Pindare a chanté.

N'est-ce point ce touchant hommage,
Ce rare et solemnel honneur,
Qu'au génie, au sein du carnage,
Offrit la sublime valeur
Qui, sur les rives du Granique,
Prépara la palme héroïque
De l'ami de Paiménion,
Ce grand maître de la victoire,
Qu'enflammait aux champs de la gloire
Le chantre immortel d'Ilion ?
Que les Muses reconnaissantes,
Dociles à nos vœux chéris,
Versent des faveurs éloquentes
Sur leurs belliqueux favoris !
La mer cède à leur vol sublime ;
Abaissant leur plus haute cime
Les monts s'inclinent à leur voix,
Et d'un peuple qui les honore
Leur main, du couchant à l'aurore,
Conduit les rapides exploits.
Avez-vous démenti ma lyre,
Enfans d'Apollon et de Mars ?
Ô vous dont le double délire
Illustra la terre des arts.
Lorsque ma voix opiniâtre,
De leur culte que j'idolâtre,

Défendait les droits immortels,
Au sein de la belle Italie
Vous vengiez leur gloire avilie,
Et vous releviez leurs autels.

Mêlant vos palmes héroïques
Aux lauriers du docte côteau,
Du chantre heureux des Georgiques
Vous honorrâtes le berceau.
Le Mincio sur son rivage,
Affranchi par votre courage,
Vit s'élever un monument,
Modeste et touchante sculpture
Qu'au poète de la nature
Vint consacrer le sentiment.
Ce jour vit les fils de Bellone
Autour de ce marbre chéri,
Des dons de Flore et de Pomone
Orner leur chantre favori.
Là sur ces rives enchantées,
Voluptueuses Galatées
Vous vous mêliez à ces héros ;
Et dans vos danses poétiques
Des immortelles Bucoliques
Vous réalisiez les tableaux.
Dès-lors que de succès rapides
Signalèrent nos étendarts !
Sous nos cohortes intrépides
Qu'on vit s'abaisser de remparts !
Que l'Italie avec ivresse
Des guerriers, amans du Permesse,
Accueillit les heureux drapeaux !
Et dans leur brillante carrière
Au rival immortel d'Homère
Qu'ils durent de lauriers nouveaux !

Que cette offrande légitime
Enfantant de nombreux vainqueurs,
Ranime leur élan sublime
Avec l'empire des neuf Sœurs !...
Ah ! dans nos villes consolées
Puissent les Muses rappelées
Sourire aux palmes de la paix !
Ce tribut qu'une main guerrière
Offrit au successeur d'Homère,
Je l'offre au Cygne des Français.

Chant funèbre, en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo

QUAND ma lyre de la clémence
Modulait les touchans accords,
Pourquoi nos cœurs de la vengeance
Ont-ils écouté les transports ?
Honneur des Filles de Mémoire,
Pour la patrie et pour la gloire,
Vous vivriez, héros français ;
Et nos yeux, pleins de justes larmes,
Ne verraient, point vos nobles armes
S'ombrager de tristes, cyprès.

Déjà sur Vienne enorgueillie,
Bellone a vengé votre mort ;
Déjà, de la belle Italie
Par vous elle a fixé le sort.
Mais quel triomphe si sublime,
D'une ame grande et magnanime,
Pourrait acquitter la valeur ?
Et quelle dépouille opulente
D'une plaie à jamais sanglante,
Calmera la juste douleur ?
À peine, en sa course paisible,
S'élève l'astre du matin,
Que le sort, d'un bras inflexible,
Tend sur nous son arc souverain.
Au sein d'Amphitrite agitée,
Des vents et de l'oncle irritée,
Un écueil brave en peint l'effort.
Mais, dans les horreurs du carnage,
Que peut le plus ferme courage
Contre les flèches de la mort ?
La mort qui du lâche Thersite
Dédaigne les jours incertains,
D'Achille au courroux de Cocyte
immole les jeunes destins.
Il lui faut de grandes victimes ;
Sur les héros les plus sublimes
Sa faulx appesantit ses coups ;
Et dans ces luttes mémorables,
Par des pertes irréparables,
Se manifeste son courroux.

Quand, par leurs mains est affranchie,
Cette terre de liberté,
Par le sort cruel enrichie
Du don fatal de la beauté ;
Et quand de la triple barrière
Que franchit leur ardeur guerrière,
Ils volaient au sein des combats,
Fallait-il que cette contrée,
Par de longs revers déchirée,
Gémît encor sur leur trépas ?
D'un guerrier que pleurait ma lyre,
Ô vous, illustres compagnons,
Vous, qui par un même délire
Avez su consacrer vos noms,
Dites à son ombre chérie
Que sa mort devant sa patrie
Fut vengée aux rives Pô,
Et, qu'achevant votre carrière,
Vous fermâtes votre paupière
Sur les palmes de Marengo.
Le Pô, non loin de ces rivages,
Vit donc sous le fer des Germains
Succomber ces mâles courages,
Arbitres du sort des Romains ?
Là, ces lauriers que dans l'Afrique
Moissonna leur course héroïque
Reposent avec leurs travaux.
Là, sont ces sueurs généreuses
Et ces actions belliqueuses,
Sublime entretien des héros.

Et vous craignez, fils de Bellone,
Que vos fronts n'aient point mérité
Cette florissante couronne
Que tresse l'Immortalité !
Vous avez assez fait pour elle :
Vos vertus, éclatant modèle,
Vivront à jamais dans nos cœurs ;
Et vos noms, sacrés dans l'histoire,
Seront tous inscrits par la gloire
Dans les archives des vainqueurs.
Ces neiges, ces Alpes franchies
Par Votre impétueux élan ;
Les rives deux fois affranchies
Et du Nil et de l'Eridan ;
Dans cette célèbre contrée,

De votre mort prématurée
Illustrent les touchans adieux ;
Et dans le tumulte des armes,
Némésis repousse les larmes
Que vous, commandez à nos yeux.
Héros, à leurs mânes fidelles,
Devant leur imposant cercueil,
De neuf puissantes citadelles
Vous avez vu tomber l'orgueil :
Et des bords chéris de la Seine,
Deux ans la victoire incertaine,
Dans un mois par-tout vous guida,
Tel que ces maîtres de la terre
Qui volaient aux champs de la guerre,
Du haut Olympe et de l'Ida.

Mais dans le sein de la victoire,
Que leur éloquent souvenir
Sur les prestiges de la gloire
Nous éclaire avec l'avenir !
Que leur mort sans cesse présente
Devienne une leçon vivante
Pour les vaincus et les vainqueurs !
Et qu'elle enseigne à la fortune
À craindre une chute commune,
Au faîte même des grandeurs.
Ah ! lorsqu'un pompeux mausolée
Vient consacrer leur dévouement,
Que l'Europe enfin consolée
Leur doive un autre monument !
Chéri des héros et des sages,
Qu'il reçoive avec nos hommages
Les vœux de la Seine et du Rhin,
Et sur l'alliance du monde,
Élevons sa base profonde,
Plus durable encor que l'airain.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Chant_fun%C3%A8bre%2C_en_l%E2%80%99honneur_des_guerriers_-morts_%C3%A0_la_bataille_de_Marengo%2C_pr%C3%A9c%C3%A9d%C3%A9_d%E2%80%99autres_essais_-lyriques. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.